

Chapitre sur la Règle de saint Benoît – CFM – Rome 14.09.2011

Le deuxième signe du bon zèle que doivent avoir les moines, la seconde "béatitude" bénédictine, est: "ils supporteront avec une très grande patience les infirmités d'autrui, tant physiques que morales» (72,5).

C'est une heureuse coïncidence, me semble-t-il, de méditer sur ce point le jour de l'Exaltation de la Croix. Saint Benoît, de fait, utilise ici des termes qui font clairement allusion à la Passion et à la Croix. Il s'agit de porter, avec une extrême patience (*patientissime*) les infirmités du corps et de l'âme, tout comme le Christ en portant la croix a pris sur lui toute la misère humaine, les souffrances physiques et la fragilité du péché du monde.

Comme l'honneur, saint Benoît demande d'exercer la patience, cette participation à la Passion du Christ, en communauté, pour entrer dans l'universalité de l'amour du Christ qui supporte et transfigure les faiblesses physiques et morales du monde entier.

Cette patience qui supporte, qui porte les fragilités personnelles et celles des autres, les faiblesses physiques et morales, cette patience a un caractère de force féminine, de cette énergie féminine et maternelle qui, beaucoup plus que la force virile, sait se charger de la fragilité humaine; force maternelle qui porte l'enfant en son sein et dans ses bras, mais qui est surtout mise à l'épreuve dans le chemin de la vie, là où l'être humain a du mal à faire face, avec sa faiblesse physique et morale, à la lutte de l'existence. Il y a dans ces mots un écho du caractère féminin de la miséricorde divine, exprimée dans le mot hébreu "*rahamim*", un terme qui signifie littéralement "sein maternel" et que nous retrouvons dans le cantique du Benedictus: "C'est l'effet de la bonté profonde de notre Dieu (littéralement: par les entrailles de miséricorde de notre Dieu – *per viscera misericordiae Dei nostri*): grâce à elle nous a visités l'astre levant venu d'en haut" (Luc 1,78).

Saint Benoît nous demande donc d'entrer dans cette dimension maternelle de la miséricorde divine, et de le faire ensemble, comme communauté. C'est au fond la communauté dans son ensemble qui est appelée à supporter avec une patience mutuelle les faiblesses physiques et morales des uns et des autres; c'est la communauté qui est appelée à se faire sein maternel qui engendre et régénère, qui devient capable d'engendrer tous ceux qui y entrent.

Au début de la Règle, saint Benoît propose un modèle de moine fort, viril et militaire, comme par exemple au prologue, quand il invite à "combattre pour le Seigneur Christ, notre véritable Roi" et à prendre "les fortes et nobles armes de l'obéissance" (Prol. 3); et quand il dit qu'il veut "organiser la si puissante catégorie des cénobites" (1,13). A la fin de la Règle, par contre, on a l'impression que cet idéal de force combattive cède la place à une force plus intérieure, plus miséricordieuse, plus maternelle, celle de la patience qui se charge des faiblesses. La véritable force de la vie est là où est protégé et soutenu celui qui n'a pas la force. Et saint Benoît sait qu'en cela, personne ne se trouve uniquement du côté des forts: tous, nous avons nos faiblesses physiques, psychiques, morales, que nous ne savons pas porter et supporter seuls; chacun a quelque chose à offrir à la patience des autres pour que celle-ci devienne féconde en miséricorde.

La tentation pour chacun de nous et pour chaque communauté est de croire que ce que nous avons à supporter est un "moins" pour notre vie monastique et communautaire. La tentation est d'attendre l'heureux moment où nous n'aurons plus à porter la moindre faiblesse, que ce soit personnellement ou en communauté. La tentation est de croire que l'idéal monastique est de ne plus avoir besoin de la miséricorde, que l'idéal monastique est réalisé quand la force et la perfection l'emportent sur les fragilités et les faiblesses.

La tentation, comme l'écrit Thomas Stearns Eliot dans "*Choruses from 'The Rock'*", est de "rêver de systèmes si parfaits qu'il n'y aurait plus besoin d'être bon." Et Eliot ajoute avec finesse: "Mais l'homme tel qu'il est fera toujours de l'ombre à l'homme qu'il prétend être."

Saint Benoît n'a jamais rêvé de créer un système parfait dans le monastère, d'abord parce qu'il avait une connaissance trop réaliste de la fragilité humaine, mais surtout parce qu'il sait que "être bons" est, en fait, la vraie perfection chrétienne, la perfection féconde de l'amour. L'idéal de la perfection chrétienne et monastique est "d'être miséricordieux comme [notre] Père est miséricordieux" (Lc 6,36), et d'imiter le Christ "doux et humble de cœur", justement en prenant sur nous "son joug" (cf. Mt 11,28-30). Et ce "joug facile à porter", ce "fardeau léger" qui est, si nous le prenons sur nous, "repos pour nos âmes", je pense que c'est précisément cette disposition fraternelle prête à "porter les fardeaux les uns des autres" que nous propose saint Benoît et qui accomplit la loi du Christ (cf. Ga 6,2).

En somme, cette patience miséricordieuse qui porte les fragilités physiques et morales est la réalisation en nous de l'image du Père, du Fils et de l'Esprit Consolateur, et donc un signe de perfection, d'accomplissement de la vie personnelle et communautaire, et non un passage désagréable à dépasser le plus rapidement possible.

Il vaut la peine de méditer sur le thème de la patience dans la Règle de saint Benoît. Je dois me limiter ici à quelques aspects, et vous laisser approfondir.

Pour saint Benoît, la patience est un élément essentiel de notre vocation et de la formation monastiques. Qui entre au monastère doit être mis à l'épreuve : "on se remettra à éprouver de toute manière sa patience" (58,11). Cela ne signifie pas qu'il faille le faire souffrir inutilement, mais qu'il doit justement apprendre à supporter ses fragilités physiques et morales et celles de sa communauté. Et quand Benoît demande à l'abbé de stimuler les meilleurs moines, les caractéristiques par lesquelles il les définit sont l'obéissance, la douceur et la patience (cf. 2,25).

La patience est aussi le chemin sur lequel l'obéissance nous porte à nous dépasser nous-mêmes. Dans le chapitre sur les ordres impossibles, saint Benoît demande au frère qui se sent opprimé d'exposer "avec patience" le problème à l'Abbé (68,2), donc avec une attitude qui est prête à supporter le fardeau, même s'il semble dépasser ses forces.

En fin de compte, la patience est le degré le plus profond de l'humilité, celui qui est décrit comme le quatrième au chapitre 7 de la Règle. C'est en effet le lieu où il nous est donné d'entrer dans le Sermon sur la Montagne de Jésus, puis dans la perfection de la vie évangélique, la vie pascale du Christ (cf. 7,42-43).

C'est précisément dans le quatrième degré de l'humilité que nous trouvons l'une des plus belles mentions de la patience, où saint Benoît demande, dans les épreuves et les adversités, que "la conscience embrasse silencieusement la patience – *tacite conscientia patientiam amplectatur*" (7,35).

La patience est donc une question d'amour : on l'embrasse, comme une épouse. Ce qui signifie qu'elle est également la source de la fécondité mystérieuse et intime de notre vie monastique. Comme la fécondité d'amour du Cœur transpercé du Crucifié.

Mauro-Giuseppe Lepori
Abbé Général OCist